



IMAQA

FLEMMING JENSEN



ímaqa

du même auteur
chez le même éditeur

*Le blues du braqueur de banque** (2012)

*Maurice et Mahmoud** (2013)

*Petit traité des privilèges de l'homme mûr et autres réflexions
nocturnes* (2014)

* Aussi disponible en poche, collection Babel

Ouvrage traduit avec le soutien
du Programme Culture 2000 de l'Union Européenne.

Flemming Jensen

ímaqa

traduit du danois par Inès Jorgensen

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
ímaqa

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition (Gaïa, 2002).

Illustrations de couverture :

- © Anna Om/adobestock
- © Blickfang/adobestock

Création et composition graphiques :

- © Atelier Graphique Association Librairie Social Club et Camille Lacroix

-
- © Flemming Jensen, 1999
 - © Gaïa Éditions, pour la traduction française, 2002
-

ISBN 13 : 978-2-84720-796-5

Préface

Ce récit se déroule trente ans avant la fin du siècle, et j'ai essayé d'être fidèle à cette époque.

Depuis, bien des choses se sont passées – entre autres, Søndre Strømfjord s'appelle maintenant Kangerlussuaq et Godthåb, Nuuk.

Mais le fjord est resté le même – et la ville aussi.

Ils se trouvent toujours au même endroit, et sont fondamentalement ce qu'ils sont.

Il n'y a aucune raison de croire que l'essence des choses se transforme quand on en change l'extérieur.

Même si je trouve normal et beau que ce soient surtout les noms groenlandais qui aient cours aujourd'hui, j'ai opté, un peu à contrecœur, pour les anciennes appellations danoises, puisqu'elles appartiennent à l'époque. Cependant je ne suis pas conséquent, car on ne l'était guère en ce temps.

Comme cela se faisait alors, j'utilise systématiquement l'ancienne orthographe groenlandaise – avec une minuscule en début de mot et autres réjouissances.*

De temps à autre, les agglomérations sont appelées comptoirs et les plus petites, établissements, car c'est ainsi

* Aujourd'hui au Groenland, on utilise une nouvelle orthographe qui est plus en accord avec celle que nous connaissons en Europe. Mais comme l'action du présent récit se déroule dans les années 70, l'auteur a choisi d'être fidèle à l'époque et à l'orthographe alors en vigueur. Cependant, pour favoriser la lisibilité, le lecteur trouvera dans le texte quelques exceptions à ce principe. (N.d.A.)

qu'on les appelait dans les restes d'un danois des colonies
qu'on ne parle plus du tout.

Bien que j'aie une prédilection pour le ton enjoué, toutes
les péripéties de mon récit ne sont pas forcément drôles. Et
ce pour la seule raison qu'elles ne l'étaient précisément pas.

Et permettez-moi enfin de souligner, pour le bon ordre
des choses, que ce livre est une fiction : les personnages qui
y figurent n'ont jamais existé.

Et c'est vraiment dommage !

Car je les aime beaucoup – tous, sans exception.

Perdre son cœur.

Les gens qui ont perdu leur cœur
se conduisent bizarrement.
Ils refusent qu'on le leur rende !

En quoi ils diffèrent grandement
de ceux qui ont perdu
leur portefeuille,
leur sac,
leurs clés de voiture,
leurs sandales de bain,
leur respect d'eux-mêmes
ou bien la face.

Ces derniers font tout
pour retrouver ce qu'ils ont perdu :
ils appellent la police,
mettent des annonces dans le journal
et des affichettes au supermarché,
ils fouillent tous les endroits
où ils sont passés,
appellent amis et connaissances
pour demander
s'ils n'ont pas vu
leur portefeuille,
leur sac,
leurs clés de voiture,

leurs sandales de bain,
leur respect d'eux-mêmes
ou leur face.

Mais si arrive en courant derrière moi
un garçon haletant
qui me dit, tout essoufflé :

– Pardon, monsieur. Je crois que vous avez perdu votre
cœur !

Je ne me creuse pas la tête pour trouver une récompense,
je ne le remercie pas avec émotion,
je ne lui file pas une pièce,
je ne retourne pas sur mes pas
pour récupérer ce que j'ai perdu.
Je fais comme si je ne l'avais pas entendu
et je poursuis ma route,
le laissant là, bouche bée
– complètement abasourdi
et avec l'impression
que j'ai aussi perdu la tête.

C'est bien sûr un peu étrange
mais il en est ainsi
des gens
qui ont perdu leur cœur.

Il ne faut surtout pas croire
qu'on perd son cœur
de son plein gré.
Ce sont souvent des gens
qui l'ont

au bon endroit
et dont l'intention n'était sûrement pas
de le perdre.
Mais une fois que c'est fait,
au fond, ils sont formidablement satisfaits.

D'aucuns, fort raisonnables,
peuvent s'étonner vivement,
me tapoter l'épaule,
s'éclaircir la gorge,
me dire où je peux le trouver,
me proposer, même, d'aller le chercher !
Tout au plus, je secouerai la tête :
Non merci !

Je préfère
qu'il reste
où il est.

Chez toi.

Première partie

Chapitre 1

Ça grinçait, et c'était rassurant.

Il est rare, pourtant, que des grincements rassurent. Mais un vieil ascenseur habillé de bois, en route vers le quatrième étage, doit grincer. Sinon, quelque chose ne tourne pas rond.

Et ce n'était pas le cas.

Cela avait été certifié par Holger Nielsen de la société d'entretien sur une affichette encadrée qui, à ce qui devait être la hauteur des yeux de Holger Nielsen, déclarait que l'ascenseur du Ministère du Groenland avait été reconnu en bon état le 7 mai 1972. Ça datait un peu, malgré tout.

Martin se redressa – il devait donc mesurer vingt centimètres de plus que Holger Nielsen – et jeta un coup d'œil autour de lui.

– C'est ainsi que devrait être l'existence, pensa-t-il. Intelligible, attestée, immuable... et en route vers le haut.

Il s'appuya contre la paroi et sentit le léger tangage de la cabine. Ou bien l'appareil était-il si vieux que quelqu'un, là en bas, le hissait à la force du poignet ?

Le Ministère du Groenland.

Peut-être un jour Knud Rasmussen lui-même s'était-il trouvé dans cet ascenseur ? En route vers un de ses nombreux voyages, bien avant que Holger Nielsen n'eût déclaré l'ascenseur en bon état.

C'était beaucoup plus dangereux de voyager en ce temps-là !

Martin jeta encore un coup d'œil autour de lui – voici donc la route vers les immensités... C'était assez paradoxal,

au fond – mais donnait comme un avant-goût, délicieusement logique, de la fascinante simplicité de l'existence.

Une sonnerie enrouée retentit, l'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent lentement, par petites secousses haultantes : la voie était désormais ouverte vers les étendues illimitées.

Il déboucha dans un couloir ministériel dont la longueur était comme une promesse d'infinités envoûtantes.

Sur le mur juste en face de l'ascenseur étaient accrochés trois panneaux en bois laqué :

MINISTÈRE DU GROENLAND
DÉPARTEMENT DE L'ÉDUCATION
BUREAU 3

– Bon, d'accord, pensa Martin. Mais ensuite ? À gauche ou à droite ?

Plus tard, il devait apprendre de la bouche de personnes expérimentées que c'était exactement comme de tomber dans une crevasse de glacier – et de savoir pertinemment que d'un côté on va vers l'issue et vers la vie. Et de l'autre vers la perte au fin fond d'un trou où rien de vivant n'a bougé depuis des siècles.

Si ça devait arriver un jour, il se souviendrait de cette sensation.

Il hésita, puis décida de prendre à droite et passa devant une série de portes closes et numérotées. Risquer de frapper à une mauvaise porte lui paraissait insurmontable – il avait été élevé dans le dogme du Seeland profond : surtout ne jamais déranger. Mieux valait attendre et, en règle générale, le dilemme se résolvait de lui-même.

Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, essaya de donner à ses pas un peu plus de poids. S'éclaircit délicatement la

gorge, et, tout au bout du couloir – il aurait dû prendre à gauche – un drôle de roulement se fit entendre. Puis une porte s’ouvrit et, à la hauteur de la poignée, surgit la tête d’un homme mûr.

– Oui ?

Ce doit être un nain, pensa Martin. Mais il se reprit.

– Excusez-moi, je cherche un certain monsieur Gudmandsen...

– Difficile de passer à côté, dit le nain en souriant. Je suis tout seul. Venez, venez donc !

La tête disparut, et de nouveau l’étrange roulement se fit entendre. Martin se dépêcha d’avancer et pénétra avec circonspection dans le bureau.

Monsieur Gudmandsen n’était pas nain, il était tout simplement assis sur un fauteuil de bureau à roulettes qu’il se révéla savoir manœuvrer avec une assurance impressionnante. D’une poussée conjointe des deux pieds, il lui fit traverser le parquet, l’arrêta juste devant Martin et se leva d’un bond.

– Bjørn Gudmandsen. Bonjour !

Martin reçut une poignée de main ferme, un aimable sourire et un très bref regard de deux yeux bleu clair.

– Et vous êtes donc Martin Willumsen ?

Il l’était en effet.

– J’ai un peu de mal avec les noms, maintenant, mais j’utilise un agenda. C’est aussi efficace que la mémoire. Je vous en prie, asseyez-vous.

Il sauta à bord du fauteuil, reprit son élan et revint au bureau où l’un de ses pieds trouva immédiatement sa place attirée sur le bord d’un tiroir ouvert.

Martin s’assit en face de lui.

Monsieur Gudmandsen avait visiblement dépassé la soixantaine mais il rayonnait de vitalité. Mince, presque

maigre, athlétique. Martin pensa immédiatement à Fred Astaire, mais *avec* fauteuil de bureau.

L'homme donnait une impression de tension détendue. Expression ridicule d'un point de vue logique, mais qui pourtant caractérisait bien cet homme aimable qui, affublé de la cravate ministérielle, semblait pouvoir se sentir à l'aise partout.

Monsieur Gudmandsen jeta un coup d'œil sur la montre gousset posée devant lui.

– Pile à l'heure, je dois dire !

Martin se dépêcha d'excuser son retard. Le bâtiment était grand.

Mais le compliment n'avait rien d'ironique. Monsieur Gudmandsen regarda de nouveau sa montre, fronça légèrement les sourcils, la porta à l'oreille, la regarda de nouveau, la secoua un peu, puis la jeta avec résignation dans la corbeille.

– Je l'ai reçu pour mes trente ans de service, soupira-t-il. Ici, il ne faut pas s'attendre à de la reconnaissance.

Ses yeux étincelèrent de nouveau et il se pencha en avant :

– Bon, mais il ne faut pas que mon découragement déteigne sur vous. Vous êtes jeune, vous êtes...

Martin sourit, un peu gêné.

– Jeune et jeune : j'ai trente-huit ans.

– Trente-huit, c'est vrai. Ah, si seulement on avait encore trente-huit ans ! Et toute la vie devant soi ! Et vous voulez aller au Groenland, si je comprends bien ?

Martin avait envoyé une demande de mutation, la question était donc purement rhétorique.

– Oui, je me souviens, j'étais comme ça moi aussi. À cet âge, on ne peut pas vous arrêter quand vous vous êtes mis quelque chose dans la tête ! Désirez-vous une tasse de café ?

Martin acceptait volontiers, merci.

Monsieur Gudmandsen secoua deux thermos, puis un troisième, qui passa le test avec succès, et versa le café. Tout en continuant à parler.

– Le Groenland est un pays passionnant, jeune homme. J’y ai moi-même passé vingt-sept ans. Vingt-sept ans ! C’est absolument fascinant, toute mon œuvre est issue de là ! Vous connaissez la série Lars & Lone ?

Martin se rendit compte qu’il aurait dû la connaître mais en toute honnêteté il dut répondre par la négative, à regret.

– Je n’enseigne pas depuis très longtemps... allait-il expliquer, mais monsieur Gudmandsen n’avait nullement l’air vexé et poursuivait :

– Le tome un est destiné aux élèves de première année, le tome deux aux élèves de seconde année – et ainsi de suite. Ce qui rend les choses faciles. Le tome un est devenu *le* livre du débutant en danois.

Il sourit un peu pour lui-même, puis reprit d’un ton confidentiel :

– Mais les autres aussi, d’une certaine façon... Car, entre nous : ils n’apprendront jamais ! C’est ça le principe pédagogique de base de la série Lars & Lone...

Il allait prendre une gorgée de café, mais leva vivement le regard sur son invité.

– Ah ! Voulez-vous du sucre ?

Martin hésita.

– Peut-être un petit peu...

Monsieur Gudmandsen déposa sa tasse et commença à chercher sur le bureau.

– Il est par ici...

Martin contempla le fouillis de dossiers sur la table : visiblement, son hôte se lançait là dans une entreprise majeure.

– Je peux très bien me passer de sucre.

Le fonctionnaire hospitalier ne leva même pas les yeux.

– Pas question, je vais le trouver. Voulez-vous regarder sur les étagères ? C'est dans une sorte de petit bol en verre, je l'ai vu hier.

Pendant que monsieur Gudmandsen commençait à ouvrir les tiroirs, Martin se leva et regarda pour la première fois autour de lui. C'était une grande pièce qui lui rappelait le dépôt de livres de l'école de Trongaard.

Il y avait des piles de livres de la série Lars & Lone par terre, sur les chaises, sur les tables basses – même sur le divan, placé sous la fenêtre, ils étaient remarquablement bien représentés.

Sur le rebord de la fenêtre trônaient des plants de tomates en pots. Tiges et feuilles se pressaient contre la vitre, comme dans un élan nostalgique vers le ciel au-dessus de Hauser Plads.

La terre dans les pots était noire et humide, et le désordre qui régnait dans le reste de la pièce n'avait pas accès au chambranle. Ici, c'était la trêve. Le sucre n'y était pas non plus.

– Y a-t-il... le Ministère souhaite-t-il des renseignements complémentaires ?

Monsieur Gudmandsen interrompit sa recherche et lui lança un regard interrogateur.

– Concernant ma demande ? ajouta Martin, se sentant obligé d'approfondir.

– Grands dieux, non ! répondit monsieur Gudmandsen en continuant à chercher dans une armoire à dossiers. Nous avons suffisamment de papiers, voyez-vous... Il était pourtant là hier !

Il regarda autour de lui et lorsque son regard passa sur Martin, il poursuivit, un peu distraitement :

– Non, votre demande est bien sûr acceptée, monsieur Willumsen. C’est justement de gens comme vous, avec votre expérience, dont nous avons besoin. Beaucoup font la demande en sortant de l’École Normale, alors qu’ils savent à peine distinguer un morceau de craie d’une éponge de tableau noir ! Je ne comprends vraiment pas...

Il examina un empilement savant sur la petite table derrière lui. Martin sentit son cœur bondir de joie dans sa poitrine.

– Cela veut-il dire que je peux compter y être envoyé dès cette année ?

– Où voulez-vous aller ?

Prenant son élan des deux pieds contre le mur à sa gauche, monsieur Gudmandsen roula à travers la pièce jusqu’à une grande carte du Groenland affichée à côté de la porte. D’un même mouvement, il freina le fauteuil et sortit un stylo de sa poche de poitrine.

– En ce qui vous concerne, il y a trois possibilités.

Le stylo frappa la carte.

– Angmagssalik, sur la côte est : là-bas, il fait froid, croyez-moi, vraiment très froid.

Nouveau coup de stylo.

– Ensuite, il y a le petit comptoir sur la côte ouest, à Umánaq, ici... il ne fait pas tout à fait aussi froid que sur la côte est. Mais froid quand même ! Et c’est bien loin au nord : on est vraiment en pleine cambrousse. Et puis !...

Stylo.

– Il y a la troisième possibilité. Vous avez la chance qu’en ce moment il y ait un poste libre... à Godthåb !

Monsieur Gudmandsen le regarda dans les yeux avec un air de triomphe.

– Alors, qu’en dites-vous ?

– C’est... très bien.

– N’est-ce pas ?!

Il remit avec satisfaction son stylo dans sa poche et revint au monde des réalités :

– Le sucre, vous l’avez trouvé ?

Martin secoua la tête. Cela lui était égal.

– Alors continuez à chercher. Il s’agit de mon ancienne école : là où est née la série Lars & Lone. Et où j’ai appris pas mal de choses sur la croissance des plantes.

Avec une précision impressionnante, le fauteuil de bureau vira cette fois-ci autour d’une pile de livres et roula jusqu’à la fenêtre.

Il doit savoir exécuter des figures, pensa Martin. Peut-être même se produit-il sur scène, aux fêtes de fin d’année et autres.

Monsieur Gudmandsen regarda avec tendresse ses plants de tomate.

– Les graines de ma première plante ont donné de nouvelles plantes, et ainsi de suite, année après année. Cela m’a appris la valeur de la persévérance.

Il enfonça le pouce dans le terreau humide et mou. Non pour contrôler si la plante avait été correctement arrosée, mais pour se réjouir qu’elle l’eût été.

Il regarda avec gravité Martin, venu poliment contempler les pots.

– Car bien sûr nous sommes envoyés au Groenland pour enseigner, monsieur Willumsen, mais il est important de nous rappeler que le Groenland peut nous apprendre beaucoup de choses !

Martin hocha la tête, tout approbation.

– J’en suis tout à fait conscient, monsieur Gudmandsen, et je voulais justement...

– Lorsque j’ai débuté là-haut, jeune et inexpérimenté, je ne connaissais rien aux plants de tomates, par exemple. Mais après vingt-sept années à Godthåb, je peux dire sans me vanter : donnez-moi un rebord de fenêtre, à n’importe quelle latitude au nord du cercle polaire, et j’en ferai pousser !

Le silence se fit auprès de la fenêtre. Martin était tout à fait disposé à recevoir des conseils de cet homme d’expérience, mais il fallait d’abord qu’il fût sûr d’avoir bien compris ce que l’autre voulait dire.

– Vous voulez dire que c’est une image... commença-t-il.

– Je veux dire, affirma monsieur Gudmandsen, je veux dire qu’il faut faire quelque chose de raisonnable, puisque de toute façon on est là-haut ! Une plante comme celle-ci peut facilement produire de vingt à vingt-cinq tomates !

Martin hocha la tête, impressionné, puis il se secoua.

– Je crois bien que je préférerais une localité plus petite.

Monsieur Gudmandsen haussa les sourcils, étonné.

– Un comptoir ! Ne faites pas ça ! C’est très isolé : la poste y est tout à fait imprévisible. J’ai des exemples de commandes de la série Lars & Lone qui sont arrivées si tard qu’on n’a pu les livrer que pour l’année scolaire suivante ! À Godthåb, on les a dès le lendemain.

Martin hocha la tête, embarrassé, et s’éloigna un peu de la fenêtre.

– Oui, ça paraît peut-être... c’est sans doute un peu romantique et naïf, mais j’ai l’impression que c’est dans les toutes petites localités que l’on rencontre le vrai Groenland.

Monsieur Gudmandsen se leva – il en était donc capable.

– Et c’est ça le problème ! C’est contre ça que nous nous battons !

À présent, Martin n’y comprenait plus rien, et ça se voyait. Monsieur Gudmandsen alla arranger un peu les piles de livres. Comme si ça pouvait changer quoi que ce fût.

– Peut-être cela vous semblera-t-il un peu dur, mais vous comprendrez vite qu’il s’est avéré que ce n’est que dans la mesure où nous réussissons à faire de ces braves gens là-haut des Danois – avec tout ce que ça comporte de bon et de mauvais – que les choses réussissent pour eux. Ils ont du succès, la roue tourne et un avenir commence à se dessiner !

Martin baissa le regard sur les plants de tomates et fut sur le point de tripoter une des feuilles, mais il se reprit.

– Je ne sais évidemment pas grand-chose sur ce sujet, mais n’est-il pas important aussi de préserver leur propre culture ? Et de construire à partir de celle-ci ?

Monsieur Gudmandsen ne répondit pas, mais poursuivit comme s’il avait juste fait une pause pour respirer.

– ... ET ! Dans la mesure, monsieur Willumsen, où on construit sur ladite identité groenlandaise, tout va à vau-l’eau ! Tout foire ! Combien de fois ne l’avons-nous pas constaté !

J’en sais trop peu, pensa Martin.

Instinctivement, il sentait qu’il devait argumenter. Seulement il est difficile d’argumenter quand on n’a pas d’arguments, mais juste le sentiment d’avoir raison. Cependant toute argumentation eût été inutile puisque monsieur Gudmandsen avait déjà levé une main pour y parer :

– Malheureusement ! Permettez-moi de le souligner : malheureusement ! Nous le déplorons tous profondément mais, dans un temps de ruptures, où l’avenir de toute une partie du pays est en jeu, il n’y a pas de place pour la sentimentalité. Et je le répète : malheureusement !

Il prit une brassée de livres qu’il posa sur une chaise.

Martin se tenait toujours près des plantes qui se portaient à merveille dans le terreau mou, bien que leur culture soit respectée.

Il regarda par la fenêtre et dit :

– Et les petits comptoirs sont donc... en panne ?

– À Godthåb, un avenir se dessine, oui, répondit monsieur Gudmandsen, le dos tourné, tout en rempilant les livres sur la chaise. Puis il revint à la fenêtre. – Godthåb est, à l'échelle groenlandaise, une ville active. Il s'y passe toujours quelque chose. Pour le moment, il n'y a certes que dix kilomètres de rues dans la ville, mais il y a déjà trois cents taxis !

Il s'assit avec adresse dans son fauteuil – c'était comme s'il l'avait quitté depuis longtemps.

Malgré sa crainte de paraître agaçant, Martin poursuivit :

– Mais il faut bien que quelqu'un aille dans les comptoirs ?

Monsieur Gudmandsen hocha la tête en souriant.

– Oui. Mais nous préférierions garder les meilleurs à Godthåb. Et il n'y a pas beaucoup de postulants avec votre expérience de l'enseignement...

Il s'arrêta brusquement.

– Et voilà que j'en oublie votre sucre ! Il a dû disparaître ! Je vais aller en chercher à côté.

– Ce n'est pas nécessaire, protesta Martin.

Tout à fait inutilement : monsieur Gudmandsen roulait déjà vers la porte que Martin avait laissée entrouverte.

Il devait avoir un grand entraînement à viser l'ouverture. Le roulement s'éloigna dans le long couloir, et Martin regarda par la fenêtre.

Hauser Plads.

Ce n'était pas vraiment une place : juste quelques emplacements de parking enserrés entre des façades de maisons.

Qui pouvait bien être ce Hauser pour que la place porte son nom ?

C'était étrange, au fond, qu'on prononce avec tant d'évidence des mots dont la signification vous était inconnue. On se donne rendez-vous à Hauser Plads, Hemmingsensgade ou Larslejsstræde sans savoir si ce Hauser, ce Hemmingsen ou ce Larslej étaient spéculateurs en bourse, commerçants ou réparateurs de vélo.

Martin avait entendu dire que l'on envisageait de donner à une place le nom du Premier ministre, Anker Jørgensen. Une bonne idée, lui semblait-il : lui, au moins, il le connaissait. Il sourit en pensant aux émissions de la radio groenlandaise, qui l'avaient si souvent intrigué. C'était le seul mot groenlandais qu'il reconnaissait : *ankerjørgensen*.

En bas, les gens se disputaient les places de parking, mais certains se garaient en dehors des emplacements. Puisqu'il n'y avait plus de place. On leur glissait alors un papier sous l'essuie-glace, comme un souvenir de cette journée-là.

Il y avait aussi une foule de pigeons. On ne leur avait pas délimité d'emplacements, à eux. On avait sans doute dû renoncer.

Sûrement à regret.

Le roulement se fit à nouveau entendre dans le couloir.

Le fauteuil s'approchait. Martin tourna le dos à la fenêtre et prit une grande inspiration – et une décision. Il avait lu Knud Rasmussen, et Peter Freuchen, et il avait un jour, par un tôt matin d'hiver où il n'y avait personne à proximité, contemplé la glace encore vierge du lac de Peblingesø.

Il *voulait* l'aventure !

Monsieur Gudmandsen déboula joyeusement par la porte avec un petit bol en porcelaine dans une main.

– Ils l’avaient emprunté, au bureau de tri du courrier.
Juste une cuillerée ?

– Oui, merci, dit Martin en tendant sa tasse. Et pour la langue ?

– Comment ça ?

– La langue ? répéta Martin. Jusqu’à quel point les Groenlandais parlent-ils le danois ?

Monsieur Gudmandsen haussa les épaules et prit la tasse de Martin.

– À Godthåb, un peu. Dans le reste du pays, pas du tout. C’est désespérant. Écoutez, je crois qu’il s’est refroidi ! On va s’en servir un autre !

Résolument, l’inspecteur général versa le liquide condamné dans la corbeille. Martin y jeta un coup d’œil. Il y avait là, outre la montre inexacte offerte par la maison, une calculette, une pipe et un téléphone.

Monsieur Gudmandsen ne semblait pas avoir beaucoup de patience pour les choses qui ne fonctionnaient pas. Il se mit à secouer les thermos en quête de celui qui aurait quelque chose à offrir.

Martin poursuivait obstinément son idée.

– Il doit y avoir un très grand problème de communication, alors ?

Monsieur Gudmandsen secoua en souriant la tête et les thermos.

– Vous vous êtes décidé pour le petit comptoir, hein ! dit-il en riant gentiment. Il n’y a pas de problème, mais ne dites pas que je ne vous ai pas prévenu ! Non, ça alors ! Ils sont vides tous les trois ! Je vais en chercher un plein !

Il démarra, et Martin jubila intérieurement. Il avait réussi ! L’aventure !

Il cria presque à l'adresse du fonctionnaire roulant :

– Je vais me dépêcher d'apprendre le groenlandais ! J'ai toujours eu des facilités pour les langues.

Monsieur Gudmandsen planta les talons par terre, arrêtant tout roulement, puis se tourna lentement vers le jeune homme de trente-huit ans et déclara avec grand sérieux :

– Non, ne faites pas ça ! C'est très important ! Écoutez : ce serait bien que nous ayons une petite conversation, vous et moi.

Il se leva et, cette fois, tira sa chaise jusqu'à sa place derrière le bureau, puis s'assit. Martin s'installa en face de lui. Monsieur Gudmandsen joignit les mains sur la table et fixa Martin droit dans les yeux.

De son regard bleu clair.

– Vous ne parlez pas le groenlandais...

Martin secoua la tête.

– ... et c'est pour ça que vous voulez essayer de vous approprier la langue ?

Martin était perplexe.

– J'y pensais... oui.

– Vous ne devez pas faire ça ! Vous ne parlez que le danois. Bien ! C'est justement ça votre force ! Rappelez-vous : vous allez là-haut pour apprendre aux Groenlandais à parler le danois ! Pas le contraire ! C'est ça, l'idée ! Surtout dans une petite communauté, que vous aurez donc choisie vous-même, il sera sain et pédagogique pour les Groenlandais de savoir que, s'ils veulent quelque chose de vous, ça se passe en danois !

Il conclut en posant les paumes à plat sur la table devant Martin et en se levant. Puis il alla vers la porte, satisfait d'avoir résumé avec clarté et pragmatisme une situation complexe.

C'était d'ailleurs pour cela qu'il était là.

– Je n'avais pas réfléchi à ça, dit Martin d'un air pensif.

– Alors faites-le.

Arrivé à la porte, monsieur Gudmandsen se retourna.

– Moi-même, j'ai toujours mis un point d'honneur à ne pas apprendre le groenlandais. Et après vingt-sept années heureuses là-haut, ce n'est pas sans fierté que je puis dire : je n'en comprends pas un traître mot !

íMAQA

FLEMMING JENSEN

Martin, un professeur danois, obtient sa mutation au Groenland et se retrouve à Nunaqarfiq, à 500 km au nord du cercle polaire. Il y trouve ce qu'il cherchait, aventure, immensité, amour. Et le choc des cultures, face aux aberrations d'un système éducatif colonisateur.

Jakúnguaq, un adolescent groenlandais, rentre au pays après une année scolaire au Danemark. Pour lui aussi, le choc des cultures est violent, tant il avait pris ses distances avec ses origines.

Martin rencontre l'amour, Jakúnguaq renie celui des siens.

Un roman grave à l'humour pétillant.



Flemming Jensen est né en 1948 au Danemark. Parallèlement à sa vie d'écrivain, il monte sur scène pour des one-man-shows, et est célèbre pour ses sketches radio et télé.

Il est l'auteur de *Petit traité des privilèges de l'homme mûr* (2016), *Maurice et Mahmoud* (2013), et *Le blues du braqueur de banque* (2012), prix littéraire des Jeunes Européens. *ímaqa* est son grand roman groenlandais : incontournable.

X-17 • 12 €

KAYAK
— COLLECTION —

